

CLÉMENT ACHARD

7 012 JOURS
POUR PARLER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530778

Dépôt légal : octobre 2026

À Marie-Josephe Roulet.

1. Naissance d'une voix

La prise de parole en public peut soigner le corps et l'esprit. Elle ouvre un chemin, allume une lumière vers la liberté. Elle répare les silences trop lourds et donne la sensation d'exister réellement. Cette évidence, je l'ai cherchée pendant des années. Des années à traverser la maladie, le doute et le deuil, en cherchant à savoir ce qui pourrait me relever. Ce remède, c'est la scène, ma voix et les mots. J'ai écrit ce livre pour montrer comment la parole m'a rendu la vie. Ce récit est le mien, mais il pourrait être le vôtre et celui de beaucoup d'autres. Peu importe notre lien actuel avec la scène, nous ne devons pas négliger ses bienfaits. Certains comprendront ce principe rapidement, d'autres mettront des années. Moi, il m'a fallu exactement 7 012 jours.

Les premières années de ma vie débordaient d'énergie, sans cesse en spectacle, montrant à ma famille mes capacités de magicien et d'aventurier. Je me souviens de ce sas entre le salon et la cuisine chez mon arrière-grand-mère, qui habitait à deux pas de ma maison. Là, je prenais la parole, je me donnais en spectacle, je voulais divertir et amuser.

Mon arrière-grand-mère était là, assise dans son fauteuil. Dans ma tête, tout semblait réel. À ce moment-là, le trac montait, j'étais dans la cuisine, dans les coulisses, je me voyais dans une salle immense, et je m'apprêtais à entrer dans le salon pour y présenter

mon spectacle. Certes, la salle n'était pas très grande, la foule de spectateurs n'était constituée que d'une seule personne, mais l'imagination était là. La prestation était répétée dans ma chambre, devant ma sœur ou devant mon frère. La régie me fait signe, je monte sur la scène, au milieu du salon. J'inspire profondément, j'expire lentement, puis je me lance.

Je me donne corps et âme, comme si je montais sur une scène pour la dernière fois. Le spectacle est réussi, il a été validé, alors je m'empresse de le montrer à mes parents. Mon arrière-grand-mère, avait la chance – ou la malchance – d'assister aux avant-premières de mes représentations. Mais elle n'était pas seule, mes deux grands-mères et mon grand-père étaient tous les trois spectateurs lorsqu'ils venaient à la maison. J'aimais beaucoup faire des imitations, des chansons. J'aimais aussi écrire des poèmes, que j'offrais à mes proches.

Ma famille me considérait comme l'artiste, le clown, mais au fond de moi, je sentais quelque chose de beau. Un sentiment émanait de ces représentations, je me sentais bien. Parler me donnait la sensation d'exister.

Ma mère me racontait souvent que, lorsque j'étais petit, à l'école maternelle, j'étais prédisposé à la prise de parole. Un matin, elle est passée devant la cour lors de la récréation, pour me voir. Elle fut surprise de m'apercevoir, debout sur une table, en train de déclamer une histoire à mes camarades de la cour. Les gens m'écoutaient, c'était ma récompense.

Ce phénomène se répétait dans les aires de jeux. Mes parents me posaient dans le parc avec des enfants qui m'étaient inconnus, et il me fallait une vingtaine de minutes à peine pour les rassembler, pour leur proposer des idées de jeux ou leur raconter des histoires. J'aimais la sensation d'être écouté et d'être un numéro

à part entière. En grandissant, cette volonté de parcourir dans le spectacle a continué.

À l'âge de six ans, je m'intéresse à la magie et je découvre alors que je peux me sentir bien devant un public en transmettant une émotion. Mon premier tour de magie m'a été offert par mes parents pour Noël. Il s'agissait d'une balle qui disparaissait dans un contenant. Je montrais ce tour à ma famille, et ce que j'aimais par-dessus tout, c'était de voir le public impressionné. J'adorais la magie, ce pouvoir de mettre des étoiles dans les yeux de ceux qui regardent. La magie faisait partie des spectacles privés que je présentais à ma famille. Mes proches décrivaient l'enfant que j'étais comme curieux, avec un besoin de transmettre ce savoir, et toujours dans le divertissement.

En primaire, les choses sont plus difficiles, plus lourdes. Je ne joue pas au ballon, ni à la course. Un jour l'institutrice confie à mes parents qu'il y a quelque chose de différent dans mon comportement. J'ai des amis, mais les jeux ne m'intéressent pas. Je ne porte pas d'intérêt au foot, contrairement eux. Je préfère regarder, analyser et comprendre les choses. Je suis en quête de savoir, de savoir scientifique, littéraire, culturel. Peut-être que jouer aux mêmes jeux que mes camarades aurait facilité mon intégration. Cette envie d'explorer le monde dans les moindres détails interroge certains. J'ai la sensation que la cour de récréation ne veut pas de moi. Elle me projette dans la solitude et l'ennui.

Une personne comprend bien tout cela : ma grand-mère maternelle. Elle sait écouter et répondre à mes questions. Je me souviens des vacances scolaires où je passais des semaines entières chez elle. Avec le temps, chaque instant de ces vacances est devenu une

véritable madeleine de Proust : la douce odeur de chocolat chaud au réveil, qu'elle me préparait pour le petit déjeuner, accompagnée d'une brioche moelleuse, les discussions sur la vie, l'amitié, l'amour, la famille. Tout ceci me manque douloureusement. Ma grand-mère adorait la littérature, le théâtre et d'autres formes d'art. Elle m'emmenait au musée d'art de la ville pour m'apprendre des tas de choses, en particulier sur les peintres ou encore la mythologie grecque ou romaine. Elle s'appelait Marie-Joséphine Roulet et était professeure de français. Je revois ses sourires et tous ces moments passés ensemble.

À ses côtés, je me sentais grandi et en sécurité. Elle me poussait à la réflexion, à développer un esprit critique. Pour les vacances de Noël, elle m'emmenait voir des concerts ou des pièces de théâtre, dans le grand auditorium du musée tant fréquenté. Elle renforçait ce lien que j'avais avec la culture, elle me nourrissait de ces savoirs que je cherchais inlassablement depuis toujours. Bien que je me sente à l'aise et compris avec chaque membre de la famille, il y avait quelque chose qui émanait de ma grand-mère, une impression de similitude entre elle et moi. Elle m'a toujours encouragé dans mes passions. Elle avait raison, puisque la magie, en dehors de l'amusement d'un enfant, est une passerelle vers les autres. Un magicien est en vérité quelqu'un qui transmet des émotions. Elle voyait que la magie, par le fait de parler en public, me faisait du bien.

Un grand illusionniste français a dit un jour que la magie ne se situait pas dans le tour à proprement parler, mais dans le regard du spectateur. C'est là que nous comprenons le vrai sens de la magie. Les magiciens communiquent avec les émotions. Les magiciens parlent, interprètent, racontent des histoires. Les

magiciens des rues sont des personnes qui ont une facilité orale extraordinaire, ils ont une verve inimitable, ils savent convaincre et entraîner le public dans leurs pièges.

Cette verve convaincante, je l'ai expérimentée très jeune. Ma famille possédait une petite maison de campagne dans la Drôme, une maison très jolie, dans un village très touristique. Chaque année, nous nous rendions là-bas et, à l'âge de sept ans, l'idée de faire des spectacles de rue m'est venue à l'esprit. Nous avons ainsi installé une table devant la porte de la maison, j'enfile ma cape de magicien et mon chapeau, et je déclame : « Approchez-vous, Mesdames et Messieurs, venez voir de la vraie magie !... » Les gens s'approchent et je leur présente des tours.

Je découvre à cet instant un phénomène social véritablement énigmatique : la foule attire la foule. Plus il y avait de monde, plus les passants et les touristes étaient curieux de savoir ce qu'il se passait dans cette rue majoritairement piétonne. Le succès devenait tel que la rue était bloquée par des dizaines de touristes qui me regardaient. Comment, à l'âge de sept ans, parvenais-je à tenir l'attention d'une trentaine de personnes ? Pour la première fois, je ne retenais pas l'attention d'enfants de mon âge qui m'écoutaient, mais je parlais à des adultes ! Cela me paraissait incroyable, j'avais la sensation d'être important aux yeux de grandes personnes qui ne me connaissaient pas. Ils voyaient quelqu'un qui était sûr de lui. Je ne me laissais pas décourager en ayant peur de parler à des adultes, et je montrais que j'avais confiance en moi.

Face au grand nombre de gens, des passants m'ont conseillé de déposer une petite coupelle pour que les touristes puissent y déposer une pièce ou deux. Cette

idée, m'a semblé excellente, alors je me suis exécuté. À chaque tour de magie, les pièces tombaient, des pièces de dix, vingt ou cinquante centimes, des petites pièces, mais j'en récupérai une quantité considérable. En deux jours, après avoir fait les comptes des pièces déposées, j'avais récolté plus d'une centaine d'euros. C'est une somme énorme pour un enfant de sept ans, pour seulement deux jours de représentation.

Cette passion pour la magie a comblé mon manque de confiance et développé ma façon de m'exprimer. Cette expérience m'a permis de découvrir beaucoup de choses sur moi-même, sur l'image que je renvoyais et, surtout, sur qui je pouvais être. J'ai appris que je pouvais valoir quelque chose aux yeux d'inconnus.

Cette confiance retrouvée chaque été ne survivait pas à la rentrée. En dehors des vacances scolaires, je me sentais toujours mal à l'école. Un sentiment présent une grande partie du temps. On disait que mes sujets de conversations n'étaient pas adaptés pour mon âge, que je posais des questions prématurées. Cette impression que je ressentais à l'école, et ce durant des années, était le sentiment de différence. Lorsque l'on ne voit pas les choses de la même façon que ses camarades, on se sent vite isolé, mis à part. Je ne ressentais pas de solitude dans le sens où j'étais seul ; je dirais plutôt que je m'ennuyais dans ce lieu. Je n'ai jamais été mauvais à l'école, mais je n'ai jamais été le meilleur élève non plus. Si les autres enfants avaient été pareils, nous aurions été ensemble.

J'avais deux grands amis dans cette école, aujourd'hui séparés par le temps et les chemins de la vie. Ces deux amis étaient très différents l'un de l'autre. Florian était le grand ami que je me suis fait en m'inscrivant à des cours de karaté, qu'il prenait lui aussi. Le karaté était

un essai, puisque je voulais suivre les traces de mon frère, mais j'ai rapidement cessé de pratiquer ce sport. Florian jouait aussi au foot, mais il restait souvent avec moi, notamment en classe, où nous discussions beaucoup. Il n'était pas le même qu'en récréation. En cours, il avait un comportement perturbateur, mais il arrivait quand même à avoir de très bons résultats, ce qui avait le don d'agacer les institutrices. Il faisait rire la classe, malgré les punitions qu'il se prenait souvent. En récréation, il était vu comme un meneur, un chef de bande, il savait organiser des jeux et il était aimé de toute la classe.

Mon autre grand ami, Mathis, était très différent de Florian. Il ne faisait pas de karaté mais possédait une culture scientifique extrêmement poussée pour son âge. Il se posait beaucoup de questions sur des tas de sujets et, encore aujourd'hui, c'est un grand passionné des sciences. Il avait réponse à une grande partie de mes interrogations. Il lisait beaucoup, ce qui lui permettait d'avoir un gros bagage de connaissances. Je le trouvais impressionnant, le temps passait vite à ses côtés. Il m'apprenait des tas de choses et était extrêmement intéressant.

Cette curiosité nous amusait. Lorsque j'allais chez lui, il me montrait ses livres et les magazines scientifiques qu'il recevait chaque mois. Il me passionnait, mais nous avions malgré tout de nombreuses différences. Il était brillant à l'école, là où je n'étais ni mauvais ni excellent. La volonté d'apprendre était constamment présente, et je m'infligeais une pression, j'éprouvais une profonde crainte de ne pas savoir ou de ne pas comprendre les concepts.

Je me souviens que je pleurais facilement à l'école. Dès la première classe de primaire, j'avais peur de ne

pas comprendre, de me perdre. Un jour, l'institutrice nous apprenait une leçon sur les dents, que je ne comprenais pas. Elle nous avait montré le schéma d'une dentition pour nous expliquer les différents types et leurs noms. Puis elle nous a demandé de donner le nom d'une dent qu'elle montrait du doigt. Une camarade de classe a levé la main pour donner la réponse qui était juste, puis un autre élève, et ainsi de suite. Je ne comprenais pas les réponses et je n'arrivais pas à retenir les noms des dents. La panique est arrivée, la peur de ne pas réussir, de se tromper, la peur d'échouer. Je me sentais plus nul que les autres, la peur me comprimait la poitrine et me brûlait la gorge. Elle me piquait les yeux et rendait mes mains moites. Je me suis mis à pleurer, en pensant que je n'y arriverai jamais. J'avais peur d'avoir manqué le train et d'être perdu à jamais. Depuis la maternelle, mes institutrices ont toujours confié à mes parents que je manquais cruellement de confiance en moi.

Plus tard, un concept de prise de parole est venu s'immiscer dans ma vie pour la première fois, avec des cousins de cœur : les vidéos. Ayant grandi à l'ère du numérique, je prenais ces dernières pour de véritables instants de comédie. Nous tournions ces vidéos de façon humoristique, en incarnant des présentateurs de télévision ou encore de grands savants fous. Ces vidéos nous faisaient rire lorsque nous les tournions, mais en réalité nous ne les visionnions jamais. Avec le recul, on comprend que le jeu était plus important que le résultat. Ces vidéos étaient montrées à nos parents, qui riaient beaucoup. Je me lançai dans le domaine de l'improvisation, puisque seuls les thèmes des vidéos étaient annoncés avant le tournage, le reste étant intégralement improvisé. Ces vidéos sont restées, m'ont

marqué durant des années et ont bercé mon imagination d'enfant. Ce jeu m'a donné l'envie de tester le théâtre.

Quand j'étais petit, j'avais des rêves similaires aux autres, grandeur et reconnaissance ; je voulais être acteur, dans un film, sur grand écran. Je voulais agir, parler pour me mettre en avant. Passer au cinéma, à la télévision. Je voulais aussi et surtout comprendre l'envers du décor.

Les rêves d'un enfant se ressemblent souvent, aucun enfant ne souhaite à huit ans devenir huissier de justice. Les enfants souhaitent devenir de grands chanteurs, de célèbres acteurs, pompiers ou encore astronautes. Ce sont des éléments qui font partie de l'enfance, le fait de rêver. En grandissant, on se rend compte que ces rêves ne sont que des utopies. La maturité prend peu à peu la place de la crédulité. Elle nous fait prendre conscience de la difficulté des choses et elle nous montre que certains projets ne sont pas facilement atteignables, puisque dans la vie nous n'avons pas toujours ce que l'on veut. La vie nous réserve des surprises qui frappent à tout moment, qui brisent nos rêves et nous ramènent à une réalité dure.